Le système de guerre napoléonien

Fondé sur la rapidité, la surprise et le choc, le système napoléonien de guerre éclair inclut aussi une très large dose d'intuition, de calcul et de génie personnel. Aussi ne faut-il pas trop croire l'Empereur lorsqu'il affirme que la guerre est « un art simple et tout d'exécution »...

« L'Empereur gagne ses batailles avec nos jambes ! » avaient coutume de dire ses soldats. Lorsqu'à l'été de 1805, Napoléon abandonne son projet d'invasion de l'Angleterre et lance la Grande Armée en direction de l'Allemagne, le 4e corps du maréchal Soult quitte le camp de Boulogne le 30 août. Il arrive à Spire, sur le Rhin, le 25 septembre, après avoir parcouru sept cents kilomètres en vingt-quatre étapes quotidiennes de trente kilomètres. Les soldats ont eu trois fois vingt-quatre heures de repos à Cambrai, Sedan et Metz. Outre le corps d'armée de Soult, six autres, plus la Garde, convergent alors sur le Rhin par des itinéraires différents, passent le fleuve et contournent la Forêt-Noire par le nord.

De cette Forêt-Noire, le général autrichien Mack garde les débouchés par où il s'attend logiquement à voir surgir les Français. Ce n'est cependant pas devant lui qu'ils apparaissent, mais sur ses arrières. Quand il s'en rend compte, il est trop tard, ils ont déjà coupé sa ligne de retraite. Séparé du reste de son armée, Mack, que Ney bouscule à Elchingen, n'a plus qu'à s'enfermer dans Ulm, où il sera contraint de capituler le 20 octobre.

Une campagne menée tambour battant

Ainsi, en moins de deux mois, la Grande Armée a traversé la moitié de l'Europe, livré et gagné vingt batailles, mis hors de cause une bonne partie de l'armée autri-

« En guerre comme en amour, pour conclure, il faut se voir de près. »

(Napoléon 1er)

Stratégie et tactique

La stratégie constitue la partie de la science militaire qui s'applique à la conduite générale d'une guerre, à la défense du territoire ou à la conquête, à l'élaboration des plans de campagne et des opérations de grande envergure, à la doctrine d'emploi des armées, à l'art de les conduire jusqu'à ce qu'elles entrent au contact de l'ennemi. La tactique découle de la stratégie. Elle commence sur le champ de bataille, quand les armées sont face à face. C'est le mouvement et le positionnement des troupes, l'utilisation des feux de l'artillerie et des charges de cavalerie, les actions entreprises selon un plan préétabli ou au gré des circonstances. Une action tactique opportunément menée au cours d'une bataille peut réparer une erreur de stratégie et sauver le sort d'une campagne ou, inversement, tout compromettre.

■ La première campagne d'Italie révélera le génie stratégique de Bonaparte : passage du Tagliamento en mars 1797 (peinture de Prosper Lafage, châteaux de Versailles et de Trianon).

■ Inspirer en quelque sorte à l'ennemi la manœuvre qu'il lui souhaitait voir accomplir était l'une des forces singulières de l'Empereur, ici à Iéna, le 14 octobre 1806 (tableau de Charles Thévenin, Collection de la princesse de la tour d'Auvergne, château de Grosbois).

B - Hachette Livre, Photothèque

chienne et achevé victorieusement la première moitié de la campagne. Huit ans plus tôt, au cours d'une fulgurante première campagne d'Italie menée tambour battant, le jeune général Bonaparte avait conduit son armée de victoire en victoire, battu les Sardes, conquis le Piémont, la Lombardie, la Vénétie, le Frioul et poursuivi les Autrichiens au-delà du Tyrol. Il avait fallu les préliminaires de la paix pour l'arrêter, à moins de cent kilomètres de Vienne. Tout cela en huit mois...

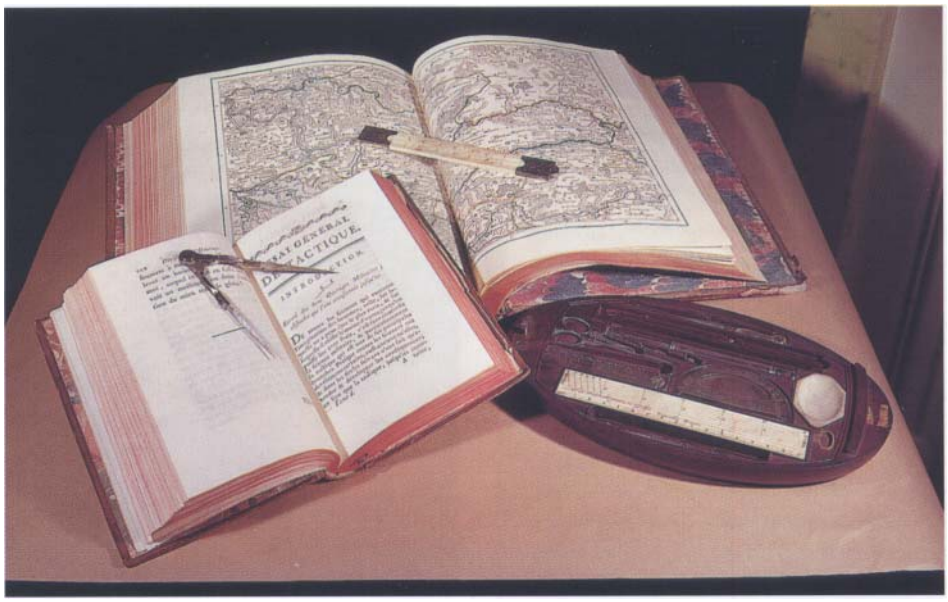
Le rôle tactique des divisions

Créées par Lazare Carnot alors qu'il était membre du Comité militaire de la Convention, les divisions sont composées d'unités de plusieurs armes et services réunies sous le commandement d'un même chef. Elles comprennent en principe quatre régiments d'infanterie, deux régiments de cavalerie, plusieurs batteries d'artillerie, des éléments du génie et du train des équipages. Entièrement autonomes, tes divisions peuvent être employées individuellement pour des actions précises, ou conjointement dans le cadre d'un des sept corps d'armée qui composent la Grande Armée à partir du 29 août 1805. Dans une lettre qu'il adresse le 7 juin 1809 à Eugène de Beauharnais, Napoléon écrit : « Une division de 9 000 hommes peut être sans inconvénient laissée pendant une heure isolée ; elle contiendra l'ennemi, quelque nombreux qu'il soit, et donnera le temps à l'armée d'arriver. »

Mobilité et surprise : tels sont les deux atouts maîtres de l'Empereur comme ils ont été ceux du général Bonaparte. Deux atouts auxquels s'ajoute une loi physique dont l'effet sur l'adversaire est dévastateur : l'action de la masse multipliée par la vitesse qui produit le choc. « Lorsque avec de moindres forces, commentera plus tard Napoléon, j'étais en présence d'une grande armée, groupant avec rapidité la mienne, je tombais comme la foudre sur l'une de ses ailes et je la culbutais. » Il faudra beaucoup de temps à ses adversaires engoncés dans des formations rigides aux évolutions routinières et compassées pour qu'ils s'habituent à voir surgir dans leur dos ou sur leur flanc celui qu'ils croyaient encore à des lieues... Mais ils y parviendront.

L'étude méticuleuse du champ de bataille

S'il a lu et médité les campagnes de Frédéric II et les écrits militaires du comte de Guibert, Napoléon y a ajouté son propre génie. Celui-ci se nourrit d'intuition, d'audace, de promptitude à saisir les situations – le fameux « coup d'œil » – mais aussi d'une connaissance de l'ennemi et d'une étude méticuleuse du futur théâtre des opérations qu'il s'offre le luxe de choisir toutes les fois qu'il en a la possibilité. Bonaparte avait déjà parcouru avec Masséna le plateau de Rivoli, sur lequel, en janvier 1797, il attire les Autrichiens d'Alvinczy. Le 20 novembre 1805, lorsque l'Empereur dicte ses ordres pour la bataille qui décidera du sort de la campagne, ce n'est pas par hasard qu'il



■ Trousse de campagne de l'Empereur : sous le compas, l'Essai *général de tactique* du comte du Guibert, une des lectures favorites de Napoléon sur la stratégie.

■ Lazare Carnot, l'organisateur des armées de la République, l'homme qui légua au futur Empereur l'outil militaire qu'il sut si bien utiliser (dessin de Jean-Baptiste Compagnie, Paris, Bibliothèque nationale).

désigne le village d'Austerlitz comme point de regroupement de l'armée. C'est parce que ce village est à proximité du plateau de Pratzen qu'il dit connaître « aussi bien que les environs de Paris », et sur lequel il veut faire venir les Austro-Russes pour mieux les en chasser et les battre. Inspirer à l'ennemi, lui souffler, en quelque sorte, l'idée de manœuvre qu'il souhaite lui voir exécuter et qui ira dans le sens de ses calculs, est un des secrets de la stratégie napoléonienne. « Tout a été comme je l'avais calculé, écrit l'Empereur à Joséphine, le lendemain d'Iéna. Jamais armée n'a été plus battue et plus entièrement perdue.

Mais s'il sait lui imposer son jeu, Napoléon ne sous-estime pas pour autant l'adversaire. La vision stratégique du général Bonaparte comme de l'Empereur est celle d'un joueur d'échecs de haut niveau qui peut échafauder en même temps plusieurs combinaisons. Les circonstances peuvent changer, une situation peut évoluer, une erreur peut être commise dans la conception ou dans l'exécution d'un plan, un retard peut intervenir, il faut pouvoir y remédier sans pour autant perdre de vue le but initial qui reste la victoire. « Un grand capitaine, écrit-il, doit se dire plusieurs fois par jour : si l'armée ennemie apparaissait sur mon front, sur ma droite ou sur ma gauche, que ferais-je ? S'il se trouve embarrassé, il est mal posté, il n'est pas en règle, il doit y remédier. » Au besoin en révisant absolument tous ses plans.

Bousculer les règles de l'art...

Lorsqu'un compas à la main il médite dans sa posture favorite, allongé sur une grande carte constellée d'épingles à têtes de couleurs, lorsqu'il arpente nerveusement son cabinet, les mains derrière le dos, jetant en phrases brèves et hachées ses ordres que des secrétaires saisissent au vol et assemblent ensuite pour en faire un tout cohérent, Napoléon ne fait pas que préparer une bataille. Il voit au-delà. Pour lui, un plan de campagne n'est jamais une fin en soi, mais le moyen de donner corps par le biais des armes à une vision politique qu'il a longuement élaborée.

Le génie stratégique de Napoléon c'est d'avoir, alors même qu'il est encore le tout jeune général Bonaparte, bousculé toutes les règles jusqu'alors admises de l'art de la guerre. Il possède pour cela l'outil nécessaire : l'armée de la Révolution, produit de la discipline et des traditions des anciens régiments royaux et de l'enthousiasme des bataillons de volontaires et de réquisitionnaires. Cet « amalgame » a donné les demi-brigades qui forment l'ossature des divisions mixtes créées par Lazare Carnot. Homogènes et d'une grande souplesse d'emploi, conduites par des chefs ardents et audacieux, ces divisions offrent des possibilités de manœuvres illimitées et conviennent parfaitement à la guerre de mouvement, cette guerre éclair qui sera toujours la clé du « système » napoléonien.

Frapper toutes forces réunies

Celui-ci, outre la rapidité, consiste à frapper toutes forces réunies un adversaire qui, de son côté, a tendance à séparer les siennes. Cette supériorité numérique sur un point stratégique et en un moment donné peut se résumer par la formule : être le plus fort là où il faut, et quand il faut. Lorsqu'il organise la Grande Armée, l'Empereur crée les corps d'armée, au nombre de sept, au sein desquels sont regroupées plusieurs divisions. Commandés par un maréchal, ces corps d'armée, lorsqu'ils entrent en campagne, progressent de front sur un champ opérationnel le plus vaste possible afin d'empêcher l'adversaire de se dérober. Tout en restant indépendants pour une action secondaire, ils sont suffisamment rapprochés les uns des autres pour pouvoir, le moment venu, opérer une concentration rapide qui formera le corps de bataille

■ Un épisode de la bataille de Montenotte au début de la première campagne d'Italie en 1796, parfait exemple de manœuvre « centrale » magistralement menée (peinture de René Théodore Berthon, châteaux de Versailles et de Trianon).

Au début de la campagne de 1805, la largeur du front couvert par les sept corps de la Grande Armée et la Garde impériale passe de 200 kilomètres le 27 septembre à 70 kilomètres le 7 octobre.
Quand s'engage l'action et que la stratégie s'efface devant la tactique, le principe répond encore aux lois du nombre, de la surprise et de l'équilibre. Le corps de bataille engage à fond l'ennemi sur un point de sa ligne afin de l'obliger à dégarnir un autre point pour venir renforcer le secteur menacé. Sitôt que l'adversaire a commis cette faute, les réserves sont jetées sur le point ainsi affaibli provoquant la rupture de toute la ligne.
La manœuvre peut être centrale ou s'exercer aux ailes. A Montenotte, au cours de la première campagne d'Italie, Bonaparte choisit de frapper au centre, au point faible du dispositif adverse, à la jonction des armées autrichienne et sarde. Il bat d'abord la première, puis se retourne sur la seconde qu'il écrase le jour suivant. Le front austro-sarde est disloqué et chacune des deux armées se replie en toute logique sur sa propre ligne de communication, les Autrichiens vers Milan, les Sardes vers Turin, accentuant encore leur séparation.
Onze ans plus tard, la bataille d'Eylau est le théâtre d'une superbe manœuvre d'aile. Pendant que l'Empereur fixe le centre du dispositif russe par un bombardement massif d'artillerie, le maréchal Davout entreprend le débordement de l'aile gauche ennemie et vient échelonner les trois divisions de son corps d'armée exactement dans le dos des Russes.

■ Bonaparte indiquant au général Dessolle un plan de campagne pour l'armée du Rhin en i800 (gravure d'après un dessin de Félix Philippoteaux).

La Garde impériale, suprême recours

« La Garde n'a pas donné. » Telle est le plus souvent la conclusion des « Bulletins de la Grande Armée » rendant compte d'une nouvelle victoire. Réserve des réserves, suprême recours, ta Garde, bien que présente à chaque bataille, n'est qu'exceptionnellement engagée, sauf son artillerie, qui constitue la réserve générale « feu » de la Grande Armée. À la bataille de la Moskowa, l'Empereur répond à ceux qui l'exhortent à faire donner la Garde : « À huit cents lieues de ta France, on ne risque pas ses dernières réserves. » À Waterloo, le sacrifice suprême de ta Garde sonnera comme le glas de l'épopée.

La part prépondérante de l'artillerie

À la concentration des forces sur le plan stratégique correspond celle des feux sur le plan tactique. Equipée de l'excellent canon Gribeauval et supérieurement commandée, l'artillerie concentre toute sa puissance sur un point donné où elle balaye la ligne ennemie. La « grande batterie » de Rivoli, plus tard celle de Wagram, prennent une part prépondérante dans l'issue de ces batailles.
Mais l'ennemi ne peut être considéré comme battu que lorsque sa ligne est enfoncée, son dispositif disloqué, ses réserves anéanties ou dispersées. L'élément de rupture par excellence reste la charge de cavalerie dont Murat est le spécialiste. A Eylau, entraînant derrière lui quatre-vingts escadrons de cuirassiers et de dragons, il fond sur l'infanterie russe et la taille en pièces.
Au fil des campagnes, le magnifique outil dont disposait le général Bonaparte, puis l'Empereur, va s'émousser. Les superbes soldats de Marengo, d'Austerlitz et de Friedland ont laissé leurs os dans les neiges de Russie et les sierras espagnoles. Peu à peu, la fatigue, la lassitude, les trahisons viendront contrebalancer le génie. Et puis, à force d'être battus, les ennemis de l'Empereur auront beaucoup appris. A leur tour, ils transformeront en victoires l'expérience des défaites.